

## Sur la route de Foum Asaka

Il y a quelque temps, un esprit malicieux a semé dans ma tête et mon cœur un petit grain de folie.

Ce grain devait être une graine, car elle a germé, a grandi en une fleur aux couleurs envoûtantes.

J'ai cueilli la fleur, je l'ai portée à mon visage pour en connaître l'odeur, et je me suis éveillé... Ailleurs.

Il faut croire que cet esprit malicieux était un bon génie, et qu'un ange éclairait ma route, car durant ces 7 jours et 7 nuits sous un autre soleil, ne me sont arrivées que de belles choses, de belles rencontres. C'est une de ces rencontres que je veux vous raconter ici. Cette histoire s'est déroulée quelque part entre Sidi Ouarzic et Foum Assaka.

C'est l'histoire du Petit Prince Berbère et de l'agneau Perdu.

Il faut que je vous dise qu'en ce pays lointain, je me suis éveillé avec entre les mains un cadeau d'une valeur inestimable. Une quête. Deux noms pris au hasard sur une carte. Sidi Ouarzic, et Foum Assaka. Je n'avais que ces deux noms en tête, mais j'ai pu par la suite découvrir les lieux, que je vais vous décrire.

Sidi Ouarzic est un petit village de pêcheurs, situé à 18 km de la ville la plus proche. Et Foum Assaka est un Oued, située à 18 km de Sidi Ouarzic. Une large rivière s'y traîne paresseusement vers la mer, dont les puissants rouleaux viennent avec fougue mêler leur eau salée à l'eau douce. En ce paysage magnifique, un pont de ciment enjambe la rivière. Ici, la route s'arrête, laissant place à une piste en terre, qui remonte à pic, où seuls les ânes et les 4x4 peuvent s'aventurer.

Comment j'ai parcouru à pied les 18 kilomètres jusqu'à Sidi Ouarzic, par la route puis par la plage, où j' ai croisé un bateau échoué qui disait la violence des tempêtes, comment j'ai trouvé à me loger dans une maison de pêcheur, comment j'ai rencontré Dom, et Bark, comment durant deux jours et deux nuits la maison du Français est devenue la mienne, comment Bark, mon ami Bark, a su convaincre son ami Fajardie

de me confier son vélo durant 24 heures afin que je puisse rallier Foug Assaka et mener ma quête à son terme, tout cela est une autre histoire.

Ce matin-là, je me suis éveillé seul dans la maison du Français. J'ai tiré l'eau au puits pour faire une toilette rudimentaire, et me préparer un thé à la menthe. J'ai déjeuné, lavé la vaisselle dans l'évier en pierre, et mis mon sac sur l'épaule. J'ai pris le vélo de Fajardie, j'ai fermé à clé la maison du Français, qui était désormais la mienne, et j'ai suivi sous un soleil voilé la piste caillouteuse qui mène à la route, un kilomètre plus loin...

Sur la route de Foug Assaka, le paysage est jaune, ocre, couleur de caillou assoiffé. Tout ici n'est que caillou assoiffé. La terre est jaune ocre couleur de caillou assoiffé. Les maisons et cabanes y sont jaune ocre couleur de caillou assoiffé. Même les enclos qui délimitent parfois les terrains sont faits de longues pierres plates dressées sur leur base et reliées d'une ficelle, qui a pris la couleur jaune ocre des cailloux assoiffés.

Les nombreux écureuils qui sortent parfois de leur terrier y sont d'un gris tirant sur le jaune ocre de caillou assoiffé. Quelques oiseaux timides y arborent une huppe de même couleur.

Je vous l'ai dit, Foug Assaka est le bout du chemin. Il y a très peu de passage sur cette route.

Longeant la route, sur la droite, un plateau jaune ocre couleur de cailloux assoiffés s'étend sur un ou deux kilomètres, jusqu'à la falaise qui surplombe la mer.

Longeant la route, sur la gauche, le même plateau se prolonge sur un ou deux kilomètres, jusqu'aux montagnes, dont les formes douces et sensuelles sont parfois rehaussées du vert des figuiers de barbarie. Au hasard de ce plateau, il arrive qu'une piste caillouteuse mène jusqu'à une maison, couleur jaune ocre de caillou assoiffé.

Je croise une femme sur son âne, tâche de couleur passant lentement sans me voir. Je m'arrête et mange une pomme.

Je remonte sur mon vélo. Je suis bien ici. Je pense à ma vie, là-bas, à ce cadeau merveilleux que je suis en train de vivre, je sens sur ma peau la douce chaleur de cet autre soleil enécharpé de nuages. Mon esprit vagabonde, je parle aux ânes, je salue les écureuils.

Je croise un mystérieux rapace debout sur un caillou jaune ocre. Il me regarde droit dans les yeux avant de s'envoler.

Quelques kilomètres après le rapace, c'est la rencontre. Le mystère.

Un fossé longe la route tout du long.

Au dessus du fossé, un panneau annonce des virages.

Au pied du panneau, allongé dans le fossé, un agneau.

Je m'arrête.

C'est un agneau tout petit, tout mimi. Recroquevillé à terre, sans berger, sans maman, sans personne.

J'ignorais qu'il puisse y avoir des agneaux si petits. Il est visiblement trop jeune pour se débrouiller tout seul.

L'agneau tout mimi, tout rikiki est à un mètre de moi, dans le fossé, en plein soleil. Recroquevillé au sol, il a l'air mal en point. Il respire à peine. Sans doute est-il malade. Il a les yeux résignés de celui qui sait déjà qu'il va mourir.

Je me redresse, regarde alentour. Personne. Juste quelques maisons et cabanes de pierre sur la plaine caillouteuse. Au loin, des silhouettes grandes comme des crottes de fourmi s'activent mollement devant ce qui semble être un campement, mais loin, si loin...

Dans ma tête les questions se bousculent. Est-ce que cet agneau est condamné ? S'il a été laissé ici volontairement, s'il est malade, est ce que je vais aller trouver quelqu'un pour si peu ? Je risque de déranger, d'être mal accueilli... Je vois déjà les poignards courbes sous ma gorge, les féroces brigands berbères me dépouillant de mes biens avant de m'achever...

Puis je repense à ce que m'a dit un jour une grande amie à moi. "Nos peurs, nos angoisses, sont le fruit de notre imagination qui nous joue des tours". Je repose les pieds sur terre. C'est décidé. Je vais chercher quelqu'un.

J'ai passé une cabane cent mètres auparavant. Une cabane de pierre, bien sûr. Je remonte sur mon vélo et me dirige vers cette cabane. Elle est fermée. Il n'y a personne. Alors je m'engage sur la piste caillouteuse qui mène vers d'autres habitations. Personne non plus.

Au loin, toujours ce campement, avec des silhouettes à peine plus grandes que des crottes de fourmi.

Je prends cette direction.

Un homme s'en détache, s'approche sur un âne, nous nous dirigeons l'un vers l'autre.

Son visage et ses vêtements me disent que c'est un Berbère. Son allure digne, son visage respectable et curieux m'inspirent confiance.

Je lui dis "Salam Aleïkum, hassidi"

Ce qui veut dire "Bonjour Monsieur"

Il me répond "Aleïkum Salam"

Son visage exprime les questions qu'il ne peut pas me poser.

En quelques mots d'arabe, quelques gestes, quelques bêlements, je lui explique, je lui mime l'agneau tout seul couché près de la route. Il comprend tout de suite. Agneau et route font partie de son quotidien. Il semble surpris, et intéressé.

Nous retournons vers la route par la piste, lui sur son âne, moi poussant mon vélo. Nous échangeons quelques mots, puis il me demande où est l'agneau. Un dessin suffit à lui faire comprendre. La route. Le panneau. L'agneau. Il coupe par la plaine caillouteuse et lance son âne à la vitesse maximum. Lui ne risque pas la crevaison sur les buissons épineux. Je remonte sur mon vélo, et reprends en sens inverse les méandres de la piste caillouteuse.

J'ai perdu de vue mon sauveur. D'où je suis je ne vois ni la route, ni le panneau, ni l'agneau. Et si l'agneau était déjà mort ? Et s'il n'était plus là ? Et si j'avais rêvé tout ça ?

J'approche. La route est toujours là. Le panneau est toujours là. La forme blanche au pied du panneau est toujours là. L'agneau est toujours vivant. Les yeux vitreux. Le souffle court.

Mais il n'y a personne à proximité.

Où est passé mon sauveur ?

Je scrute le plateau, tout autour. Au loin, très loin, à peine plus grandes que des crottes de nez de fourmi, je vois des formes qui tout à l'heure m'avaient échappé. Deux d'entre elles semblent approcher, mais c'est si loin. Les crottes de nez de fourmi pourraient être un troupeau. Les deux qui s'approchent semblent être... Un homme à pied, et une forme sur un âne.

Je me dirige vers eux par la route, puis je m'arrête.

L'âne approche plus vite que l'homme. L'enfant qui se trouve dessus le talonne, pour aller plus vite. Je le regarde arriver, le sourire aux lèvres.

L'enfant descend de son âne, et se dirige vers moi. Je vais pour lui dire "Salam Alaïkum Aouldi", ce qui veut dire "Bonjour mon fils", mais il est plus rapide que moi.

Il se dirige vers moi et me serre dans ses bras, sans un mot.

Ce gosse que je n'ai jamais vu me serre dans ses bras comme si je lui avais sauvé la vie.

On reste comme ça un nombre infini de secondes.

Cet enfant berbère dont j'ignore le nom a la tête contre mon ventre, les bras autour de ma taille, et me serre dans ses bras tandis que ma gorge joue au yoyo.

Imaginez l'émotion que ça représente, un gosse inconnu qui vous serre dans ses bras au milieu du désert

Fermez les yeux, et représentez-vous cet enfant au sourire radieux, qui se dirige

vers vous et vous prend dans ses bras, sans un mot, puis vous regarde et vous dit merci.

Au bout d'un siècle ou deux, effectivement, il fait un pas en arrière

Son sourire est éblouissant comme mille soleils. Il me regarde et me dit "Choukrane". Ce qui veut dire "Merci"

Je laisse mon vélo sur place et, empli d'émotion, accompagné par ce gosse au sourire éblouissant, on se dirige à pied vers l'agneau perdu, en échangeant quelques mots étrangers.

Arrivé à hauteur du panneau, l'enfant descend dans le fossé, va pour attraper l'agneau, qui se redresse, lui chope une patte arrière d'un geste expert, et le prend dans ses bras. Il me regarde, l'agneau dans les bras, et m'offre encore un sourire. L'agneau n'était pas si malade que ça finalement. Juste perdu. Quelle belle image que cet enfant souriant, qui porte un agneau dans les bras.

Nous repartons vers l'âne et le vélo. Echangeons à nouveau quelques mots indistincts, et des sourires, des sourires. J'échange quelques mots avec l'homme qui attendait l'enfant près de l'âne.

Le gosse, l'agneau dans les bras, me dit à nouveau "Choukrane", ce qui veut encore dire "merci". Il a toujours ce sourire éblouissant comme mille soleils.

Il n'y a plus rien à dire. Je remonte sur mon vélo, je salue, et je reprends la route vers Foug Assaka. Je n'ai pas pris de photos, je n'y ai pas pensé, mais j'ai le coeur et l'esprit pleins de l'image de ce petit bonhomme, et d'une douce émotion, dont j'espère avoir réussi à vous transmettre un fragment.

J'en ai plein mon souvenir, du sourire de ce petit bonhomme. De ce sourire que je voulais vous donner aujourd'hui.

Voilà, c'était mon histoire du petit prince berbère et de l'agneau perdu. Merci de votre attention, Et comme on dit là-bas, « Barak Allah oufik » , ce qui veut dire « Que Dieu veille sur vous » .